

## I

## Le poème : hermétisme ou signification ?

René Char

*Anoukis et plus tard Jeanne*

## - La question

Nous avons tous fait un jour l'expérience de ne pas comprendre un poème. De n'y trouver qu'une enfilade de mots étrangers les uns aux autres. Rien entre eux, à nos yeux du moins, qui les relie. Aucune perspective, pas de signification en vue. Comme il fut parfois dit que le poème *est* et qu'il n'a rien à charge de signifier, pour un peu, nous en éprouverions un sentiment d'insuffisance.

Cette incompréhension est pourtant plus complexe qu'il n'y paraît, parce qu'elle n'induit pas toujours une absence d'émotion. C'est que ces mots que nous n'avons pas su relier intellectuellement les uns aux autres quelquefois nous saisissent. Quelque chose en nous, nous ne savons quoi au juste, est touché, a remué. Nous avons été émus. Il ne faut pas trop s'en étonner. C'est exactement ainsi que nous ne parvenons pas toujours à suivre des yeux le trajet de l'éclair que nous avons pourtant bien vu. Or, comme l'éclair, le poème peut se laisser percevoir, recevoir, aimer peut-être, sans que nous connaissions son exact parcours.

La raison en est simple. La parole d'art, la parole poétique, s'adresse à toutes les strates de la personnalité. Que l'une d'elles se mette à vibrer suffit parfois pour se sentir habité. Paul Veyne, professeur au Collège de France, désignait simplement les poèmes qui lui demeuraient fermés, malgré la passion qu'il portait à l'œuvre de René Char, et le livre qu'il lui a consacré. A l'inverse, l'expérience prouve que, intelligence et émotion au repos, nous pouvons rester de marbre. La chose demeure étrangère. Impossible de l'appivoiser. Impossible de s'y appivoiser. Deux possibilités alors : ou bien c'est le poème qui ne communique rien et le poète s'est trompé, ou bien c'est nous qui demeurons déserts. Mais que le courant ne passe pas n'empêche pas la poésie d'avoir pour vocation d'être ce courant. La parole, et le poème, qui en est la pointe, sont ce qui court de l'un à l'autre, de vous à moi, de moi à vous. Ils constituent cet entre-deux, ce mince filet d'espoir qui unit un *Je* qui s'exprime à un *tu*, qui est lui aussi un sujet et un sujet qui peut répondre, s'exprimer et provoquer à son tour au dialogue. Autrement dit, même dans les glossolalies d'Artaud, il s'agit toujours de signifier. De

signifier quelque chose à quelqu'un, hors de quoi, la parole s'égaré. Un poème n'est pas un rébus.

Reste pourtant, ce qui m'intéresse davantage : l'hermétisme qui se résout en message. Car un poème, qui est un véritable poème, transmute sa difficulté par sa justesse et par la nécessité qu'il lui confère. Qu'elle émane de lui ou qu'elle soit le reflet de celle du monde et de son mystère, qu'il désigne en général, plus qu'il ne l'élucide, elle devient alors active. Loin de l'empêcher de susciter émotion et sens, elle se donne alors simplement comme la forme de parole la plus juste possible. La question reste donc simple : un poème doit parler, mais s'il parle et s'il parle en demeurant poème, il reste encore à l'écouter. Or l'écouter prend du temps et revient à le laisser venir à soi, à le laisser monter comme la marée jusqu'à soi. Il s'agit alors de rencontre. Dans les cas les plus heureux, il arrive que cet exercice d'écoute et de rencontre mène jusqu'au paradoxe selon lequel on se trouve soi-même pris, compris, dans le poème qu'on avait cru ne pas comprendre. Contenu, enrôlé dans ce qu'il énonce et voici soudain que ces vers ou ces lignes que je croyais si étrangères me présentent cela à quoi je n'eus pas pensé de moi-même et qui pourtant m'importe. Voici que je me trouve contenté, enchanté même, ce mot pris au sens fort, d'une relation inattendue et de n'être plus si seul. Je n'en n'oublie pas pour autant que la rencontre peut se faire attendre et qu'elle peut aussi n'avoir jamais lieu. Tant pis ! Il n'y a pas à s'en désoler : comme il est beaucoup d'autres êtres que ceux pour lesquels nous n'avons pas de sympathie naturelle, il est aussi beaucoup d'autres réjouir.

- L'exemple : *Anoukis et plus tard Jeanne*

Le poème est complexe. C'est sans doute l'un des plus riches de René Char, et à coup sûr, un véritable poème bien qu'il soit difficile, dans sa forme, comme dans ce qu'il dit et ceci jusque dans son insolence heureuse. Mon parti pris est que son hermétisme se dissout à la lecture parce qu'il est tout à la fois la chair et le vêtement d'une pensée subtile, appliquée elle-même à des opérations subtiles. Autant dire que ne s'y trouve aucune trace de maniérisme, de toc, ni de poudre aux yeux pour ceux qui aiment à s'en laisser conter. Cette difficulté-là n'est que clarté dans une complexité qui va garder quelques points d'ombre. Mais comme la lumière aveugle, cette obscurité éclaire bel et bien, et il s'en trouvera que, dans le poème, comme dans la réalité, la clarté vive et l'obscur ne se révèlent si bien l'un l'autre que parce qu'ils sont liés.

Ce poème de René Char, *Anoukis et plus tard Jeanne*, est tiré des *Matinaux*. Je ne veux parler aujourd'hui que de son titre. Je citerai plus tard le poème en son entier pour tenter d'en déployer la présence. Déjà, cependant, y est sensible l'énigme qui s'inscrit dans les quelques mots de ce titre : deux prénoms féminins et leur relation dans le temps, Anoukis précédant Jeanne, ce que du reste le poème ne manquera pas de démentir. Le premier de ces prénoms est une surprise mêlée de mythologie et d'exotisme. On peut sans doute en apprendre qu'il désigne une déesse des tournants du fleuve et donc que celle-ci a à voir avec l'eau et sans doute avec la fécondité, mais qu'elle est aussi liée à la fatalité. Mais qui, parmi les lecteurs de ce poème est un familier d'Anoukis ? Quant à Jeanne, ce prénom un peu oublié de nos générations, qui est aussi celui de la petite Jeanne de France de Cendrars, il se donne en opposition à celui d'Anoukis, comme le moins recherché, comme le plus simple de tous. Ce sont donc deux évocations de femmes, de la plus proche à la plus mystérieuse, que tout devrait opposer et dont le poème aura à charge de révéler non seulement l'identité mais le lien, et puisque je sollicite sa lecture, j'annonce que cette Jeanne, la sœur du meilleur ami (comment faire plus simple ?), sera bientôt nommée *Faucille*, avant de se confondre avec Anoukis, dite *l'Etreigneuse* et aussi *l'Etrangère*. C'est dire que le poème se lance sur une opposition qu'il résoudra, sans que l'alliance de cette Anoukis et de cette Jeanne épuise l'instabilité dangereuse qui tient à cette dualité. Le poème qui va répondre à cette énigme va lui adjoindre une révélation. C'est celle-ci qui conduira la lecture à passer de l'énigme mise en scène par le poème à la singularité vivante de la rencontre qui en constitue le cœur. Reste donc à entrer dans son cercle.

J'annonce pourtant tout de suite, pour situer le propos, que ce poème comprend une méditation sur l'art et sur la vocation de l'artiste, singulièrement du poète. Mais, comme toujours, la poésie se présente pour René Char comme un corps désirable, comme une femme dite ailleurs *la soupçonnée* ou la rencontrée et qu'est autre ici que cette Jeanne-Anoukis-*Faucille-l'Etreigneuse-l'Etrangère*...

*A suivre*